

JUAN BENET

# Agonia confutans

*Traduit de l'espagnol par Claude Murcia*



LES ÉDITIONS DE MINUIT

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES

Coproduction MC 93 Bobigny/Astérian  
9 mai-4 juin 1995

Mise en scène : Daniel Zerki

Décor : Noëlle Ginefri

Costumes : Charlotte Villermet

Lumières : André Diot

Son : Thierry Balasse

Assistantes à la mise en scène : Sylvie Retheuna,  
Anne-Karen Sailly

avec  
Roland Bertin, Sociétaire de la Comédie-Française  
Yann Collette

MC 93  
BOBIGNY

© 1995 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1518-4

*Peu de temps avant la disparition de Juan Benet et avec son accord,  
une version scénique d'Agonia Confutans a été mise au point, où le  
personnage du Censeur n'apparaît pas. C'est cette version qui est don-  
née à la MC93 Bobigny.*

#### PERSONNAGES

Corpus.  
Pertès.  
Le Censeur.

## PROLOGUE

LE CENSEUR. – Messieurs : Etant donné les difficultés croissantes que présente le commerce de la scène, nous avons décidé de simplifier un certain nombre de choses. Ainsi, pour une plus grande clarté et une meilleure compréhension du spectacle, les scènes ne feront pas l'objet d'un découpage. Elles suivront cependant un certain ordre, quoique un peu arbitraire. Quant aux actes, qui sont au nombre de deux, leur disposition, parce qu'indifférente au sens de l'œuvre, n'est pas la seule possible ; on peut, si on le désire, les intervertir, ce qui, sans altérer la signification ambiguë de la comédie, en modifie les nuances. S'il n'avait tenu qu'à nous, nous nous serions également passé de la scène et de la troupe, mais des considérations d'ordre technique – qu'il serait déplacé d'évoquer ici – nous en ont empêché. Pour ce qui est du public, de sa présence, ou de son absence, c'est une chose qui le regarde seul et dont il doit décider lui-même. Il va sans dire que sa venue – même si elle facilite beaucoup les choses – ne fait qu'ajouter un caractère matériel à la représentation qui, par ailleurs, peut et doit se dérouler sans compter avec lui. Nous n'avons pas jugé indispensable ni même nécessaire que l'action dramatique occupe toute la durée de la représentation, entendons par là le temps durant lequel le rideau demeure levé. Nous ne croyons pas non plus nécessaire d'en appe-

ler à l'expérience quotidienne pour justifier les hiatus possibles. Le fait qu'à certains moments le discours des acteurs devienne à peine perceptible ne doit être imputé ni à leur maladresse ni à leur manque de pratique ; c'est bien au contraire un effet du talent avec lequel ils savent reproduire les inflexions si variées de la conversation. Si parfois tout induit à penser qu'ils ont échangé leurs rôles et que leurs paroles contredisent leur nature, le spectateur doit reconnaître que la confusion naît de ses propres préjugés, dont il faut peut-être chercher l'origine dans l'habitude qu'il a d'entendre invariablement les mêmes paroles dans la bouche de personnages invariablement costumés. Quant à certaines tirades dont la signification demeure apparemment indéfinie, nous pensons que le spectateur, s'il veut voir l'effort qu'il l'a conduit ici justement récompensé, doit chercher lui-même les interprétations qui lui procurent la plus entière satisfaction.

## ACTE PREMIER

CORPUS. – Je ne me sens pas bien. Tout me paraît confus. Pertès, j'ai l'impression que nous sommes finis. Ces derniers jours ont été terribles, les pires de tous. Notre seule consolation c'est de penser que, les choses étant ce qu'elles sont, elles ne peuvent pas empirer. Et puis, le lendemain, tout va encore plus mal : les rares raisons qui nous maintiennent en vie commencent à faire défaut. Pourquoi donc se réveiller le matin si c'est pour vivre une journée pire que la précédente ?

PERTÈS. – Tu m'as, moi.

CORPUS. – Je sais ; et toi tu m'as.

PERTÈS. – C'est pour ça que je suis là.

CORPUS. – Je n'en dirais pas autant. Tout d'abord parce que t'avoir toujours à mes côtés, ce n'est pas grand-chose. Il me semble que tu exagères l'importance de ta compagnie et que tu profites de ce que je suis déçu par tout ce qui m'entoure. Mais en outre, même si ce n'était pas le cas, le service que tu me rends est plus que discutable. C'est de ça que je voulais te parler ; non seulement je crois que tu exagères ton importance, mais aussi que ton assurance à l'égard de ta fonction dans ma vie est excessive, voire offensante.

PERTÈS. – Et comment sais-tu que j'ai une fonction dans ta vie ? Qui te l'a dit ?

CORPUS. – En ce moment même je ne me rappelle plus qui me l'a dit. Peut-être que personne ne me l'a dit ; il y a beaucoup de choses que j'ai apprises tout seul. J'ai toujours dû me débrouiller tout seul.

PERTÈS. – Et ça, comment le sais-tu ?

CORPUS. – Ne me demande pas comment je le sais. Ces choses-là ne se savent pas, elles se sentent. Les choses qui se savent n'importent guère ; elles sont peu nombreuses et ne servent à rien. En revanche, celles qui se sentent... nous ne pourrions jamais nous en délivrer. Parce que, ne les sachant pas, nous ne savons pas non plus qu'elles sont sans importance. C'est terrible.

PERTÈS. – Et ça, tu le sais ou tu le sens ?

CORPUS. – Je le... sens. Si je le savais, je n'aurais plus à m'en préoccuper. C'est ça la peur, je crois. C'est terrible.

PERTÈS. – Oui, c'est terrible ; plus j'y pense, plus ça me semble terrible. Après tout, ce n'est peut-être pas si grave. Peut-être qu'un jour nous arriverons à tout savoir et que nous pourrions rire de notre peur. Comme au sortir d'un rêve ou de l'enfance.

CORPUS. – Non, ce n'est pas un rêve. Si ça l'était, je ne serais pas là. Je suis là uniquement parce que je ne sais pas où je suis. Avant que ce jour n'arrive, moi je me tire, je t'assure. Le jour où nous saurons où nous sommes. Tu parles.

PERTÈS. – Et si ce n'est pas si mauvais que ça en a l'air ?

CORPUS. – C'est impossible. Ce ne serait pas juste. Je ne me sens pas bien, j'ai une rechute ; tu ne comprends

pas que je suis un malade ? Quel autre genre de conversation peux-tu m'offrir ? 54

PERTÈS. – Et si nous échangeons nos rôles ? 25 63

CORPUS. – Pas aujourd'hui ; un autre jour. Je suis complètement épuisé. 55 17

PERTÈS. – Comment le sais-tu ? 30 60

CORPUS. – Les gencives, comme d'habitude. Cette douleur à la racine des dents. Une douleur que tu ignores. Ce qui explique ta façon de vivre. Si un jour cette douleur se présente, Pertès, n'hésite pas. 52 58 59 31

PERTÈS. – Je n'hésiterai pas une seconde. Si cette douleur apparaît, je me souviendrai qu'il y a des choses pour lesquelles je n'ai pas la moindre attirance. 55 58 44

CORPUS. – Tu ne ressens pas d'affection pour tes dents ? 48 7

PERTÈS. – Parfois, dans la douleur, elles trahissent. Je ne suis pas né pour souffrir, tu l'as toujours dit. 57 50

CORPUS. – Ce que je ne comprends pas, c'est comment tu peux te souvenir de tant de choses. Tu as toujours un mot pour chaque situation, je ne comprends pas comment tu peux vivre ainsi, en te rappelant à chaque instant ce que tu aimes et ce que tu détestes. Ce à quoi tu es attaché et ce à quoi tu n'es pas attaché. Tu dois avoir une mémoire exceptionnelle. Moi, je serais incapable d'en faire autant, d'avoir tant de choses dans la tête. Quand quelque chose se présente, je dois penser longtemps avant de décider si ça me plaît ou non. J'ai horreur des faux pas. Et, en plus, une chose ne vient jamais seule, elle entraîne plein d'autres ; je ne peux tout de même pas tout trancher du premier coup. D'ailleurs, les gens qui ont une mémoire 51 53 54 58 60 65 59 58 60 61 55 54